

Le Tigre déconfiné

Le magazine du Comité de l'Histoire du Lycée Clemenceau de Nantes

Numéro 56 - Le 11 août 2024

De la géographie et de son enseignement en 1938 selon Jean-Marie Bourdeau

par Jean-Louis Liters

**En ce mois d'été où nombre d'entre nous voyageons et découvrons de nouvelles contrées,
Le Tigre déconfiné est consacré à la géographie et à son enseignement.
Et ce au travers d'un discours de distribution des prix prononcé en 1938 par un jeune agrégé,
Jean-Marie Bourdeau.**

Responsable de publication : J.-L. Liters

jeanlouis.liters@gmail.com



Paris 11ème, 73 avenue de la République

De la géographie et de son enseignement en 1938 selon Jean-Marie Bourdeau

En 1938 la rédaction du discours rituel de Distribution des Prix fut selon la tradition confiée à un jeune professeur nouvellement arrivé au lycée Clemenceau.

Né le 28 juillet 1914 à Paris, Jean-Marie Bourdeau a une famille paternelle originaire de Niort (Deux-Sèvres) tandis que ses grands-parents maternels, les Colomiés, ont habité Nantes. C'est peut-être la raison de l'arrivée le 1er octobre 1937 de ce jeune agrégé d'histoire et géographie, reçu 6ème au concours cette année-là. Précédemment on le trouve en 1936 habitant Paris chez ses parents au 73 avenue de la République (11ème), adresse où il est né et a vécu son enfance.

Il est un exemple des bienfaits de l'ascenseur social. Un grand-père paternel entrepreneur de serrurerie, un grand-père maternel chef d'équipe aux chemins de fer. Une mère, Berthe Colomiés (1873-1949), qui dut être « institutrice » ou « directrice de cours » dans le 11ème arrondissement de Paris. Un père, Edouard Bourdeau (1875-1966), dessinateur (1895, Matricule militaire. Dispensé car « ouvrier d'art ») qui se présente très vite comme « artiste peintre » (1909, acte de mariage).

Arrêtons nous sur le père de Jean-Marie, né à Niort, et relevons sa fibre sociale.

En décembre 1898, « Edouard Bourdeau dessinateur » est au nombre des signataires, au titre de la Ligue des Droits de l'Homme, indignés des poursuites et des persécutions infligées au lieutenant-colonel Picquart, cet officier supérieur qui à juste titre ne croît pas à la culpabilité du capitaine Dreyfus.

En février 1902, Edouard Bourdeau, ancien élève de l'Ecole du Louvre, donne une conférence promenade, au musée du Louvre, organisée par la société pour l'Education sociale. Il traite des statuettes de Tanagra et des sarcophages égyptiens.

On lit par ailleurs dans *La France de Bordeaux et du Sud-Ouest (29 décembre 1903)* que, dans la même veine, l'Université populaire a offert, à Niort, à la salle Philharmonique, une conférence avec « projections lumineuses » intitulée « L'art populaire dans l'antiquité », donnée par « M. Edouard Bourdeau, artiste peintre à Paris et dont la famille habite Niort ». « Les auditeurs ont vu successivement passer sous leurs yeux la représentation de peintures égyptiennes, assyriennes et grecques, rendues plus attrayantes encore par les explications que fournit non sans talent le jeune conférencier qui, épris de l'amour de l'art (il en remercie son maître M. Giraudeau, professeur au lycée), (applaudissements), est de plus compatissant au sort des ouvriers qu'il a surtout en vue et pour lesquels, dit-il, il faut marcher vers une société future basée sur la solidarité. (Nouveaux applaudissements). » En 1934, il fut décoré de la Légion d'honneur au titre du ministère de l'Education nationale (appellation alors déjà en vigueur). Mais l'oeuvre du peintre est restée confidentielle.

Revenons à Jean-Marie Bourdeau. On ne sait rien de ses années de formation mais il put être élève au Lycée Voltaire, voisin du domicile familial, au 101 avenue de la République. Il dut continuer ses études à la Sorbonne.

De janvier à septembre 1937, il fut professeur délégué au lycée Lakanal (académie de Versailles). Devenu agrégé, il fut nommé à Clemenceau en remplacement de Jean Bruhat, parti à Paris enseigner au lycée Buffon.

Distribution des Prix 1938

Discours de M. J.-M. BOURDEAU

Monsieur le Président,
Mesdames,
Messieurs,
Mes chers Amis,

Je n'abuserai pas du privilège enviable, quoique peu envié, qui m'est généreusement accordé aujourd'hui, et aux termes duquel je puis librement conférer avec vous comme en une dernière classe pour épuiser, si j'ose dire, à la veille des débats prochains, la coupe des félicités universitaires.

En matière d'éloquence, je partage un peu les inquiétudes de Madame de Sévigné, ravissante belle-mère, qui déclarait à sa fille avec une touchante ingénuité, quelques jours après l'ouverture des Etats de Provence par son gendre, M. de Grignan : « J'admire toujours qu'on puisse prononcer une harangue sans manquer et sans se troubler, quand tout le monde a les yeux sur vous et qu'il se fait un grand silence ».

Divine marquise ! Comme je vous comprends ! Outre que le discours de distribution des prix relève peut-être d'un genre faux (et c'est pourquoi, j'imagine, Boileau n'a point daigné en parler dans son Art Poétique), je suis bien obligé de constater que je n'enfle point aujourd'hui mes périodes dans la simplicité intime de ma classe, mais au sein d'une assemblée nombreuse et ondoyante, qui amplifie tous les sentiments en y faisant écho, devant des juges qui pourraient manquer d'indulgence, s'ils le voulaient ; et je ne me sens que très imparfaitement protégé par la vénérable robe professorale, « trop ample de quatre parties », par « cet appareil auguste » qui, selon Pascal, est destiné à frapper l'imagination et à forcer le respect, dupant ainsi le monde « qui ne peut résister à cette montre si authentique ».

D'ailleurs, un usage presque aussi vénérable que celui qui a instauré le discours solennel dont je m'acquitte aujourd'hui voudrait que l'orateur, après s'être excusé de retarder votre départ en vacances, justifiât le sujet qu'il a choisi. Mon sujet est tel que je ne crois pas qu'on me fasse grief de ne pas me plier à cet usage. Il est bon, vous le penserez comme moi, qu'on parle de ce qu'on aime, de ce qu'on connaît et à quoi on a réfléchi, et de cela seul. Et puis, on l'a souvent répété, il n'est pas d'individu, quelque maladroit qu'il soit dans l'art de Démosthène et de Cicéron, qui ne parvienne à intéresser lorsqu'il parle de ce qu'il aime.

Ainsi pourrai-je espérer que ma présence à cette tribune n'éveillera pas dans l'esprit de certains d'entre vous le souvenir de la boutade de Figaro, et que vous ne penserez pas, parodiant pour la circonstance la phrase du célèbre barbier : « Cette place où il fallait un orateur, c'est un géographe qui l'obtint ».

Dans la faune universitaire, le géographe était, naguère encore, un échantillon assez original. Qui, dans cette assemblée, ne se souvient d'avoir observé, au hasard d'une mauvaise rencontre dans quelque dépendance de l'Alma Mater, ce curieux animal ? Il avait la manie, assez innocente de promener, tout au long de couloirs alors poussiéreux, de non moins poussiéreux objets qui pouvaient représenter l'effigie de quelque partie du

globe agrémentée de deux ficelles, et qu'on dénommait pompeusement : « Cartes de Géographie ». Ce personnage, après avoir réussi parfois à accrocher la dite carte à deux clous, soi-disant disposés à cet effet par une administration tutélaire, devant les regards narquois d'une classe portée à l'enthousiasme, débitait d'une voix monotone une longue nomenclature de noms barbares et de chiffres astronomiques.

Connaitre la superficie exacte des différents Etats, la longueur comparée des grands fleuves, les chefs-lieux et sous-préfectures de départements, les principales dynasties régnantes, l'altitude du Mont-Blanc et du Kintchindjinga, et l'âge moyen des Chinois constituait une solide culture géographique et la preuve d'un esprit sérieux et bien doué. Se faire une idée concrète de la région étudiée, évoquer un paysage précis, semblait aussi inutile - et hérétique — que demander stupidement, en traduisant Virgile, comment à Rome l'homme de la rue disait : Bonjour.

Etudier la vie d'un fleuve, la formation d'une montagne, les maisons et les genres de vie des hommes, chercher pourquoi la Meuse, dédaignant un passage facile, enfonce ses gorges au cœur des roches dures de l'Ardenne, pourquoi l'Erdre, au lieu de gagner rapidement la Loire, patauge au milieu de ses Plaines, tout cela eut semblé une folie et la preuve d'un mauvais esprit évidemment incapable de goûter les joies intellectuelles et éthérées de la science chère à Ptolémée.

Notre précurseur, ce grotesque, myope et chauve évidemment, comme tous les cuistres dont les caricaturistes se transmettent soigneusement le poncif, il y a bien longtemps qu'il n'enseigne plus qu'aux bords de l'Achéron. Je ne veux point dire par là que nous soyons exempts de défauts ni de ridicule : on le verra bien tout à l'heure. Les cartes manifestent encore parfois une mauvaise volonté évidente à se laisser pendre, mais des supports spécialisés ont remplacé les vulgaires clous, et les élèves ne sourient plus, car la carte est pour eux un matériel usuel. Et puis, ce sont de vraies cartes qui montrent à tous clairement la figure d'une région. Nous n'enseignons plus dans des salles poussiéreuses, mais dans un décor géographique. Surtout décrire et expliquer sont les deux buts qui, dans notre enseignement, remplacent les sèches énumérations d'antan.

Il n'y a guère plus de cinquante ans, une annexe méprisable de l'histoire, tout juste bonne à des esprits frivoles et inaccessibles aux hautes subtilités de la spéculation; aujourd'hui une science jeune, autonome, en pleine maîtrise de ses méthodes et de ses buts, fière de ses résultats, telle est la transformation complète qu'a subie la géographie.

Nous avons tout lieu d'en être fiers, car c'est l'école française qui a créé la science géographique. N'en déplaise à ceux qui aiment à découvrir de l'autre côté du Rhin ou de l'Atlantique de soi-disant précurseurs qui n'ont fait que copier nos savants, voilà un domaine, comme tant d'autres, où la science française a été l'initiatrice et reste le modèle. Bien loin de nous la pensée de diminuer le mérite de géographes comme Richtofen et Davis, mais il nous faut bien répéter que c'est en France qu'en 1888 l'association d'un topographe et d'un géologue, le général de la Noë et E. de Margerie, a donné un ouvrage « Les Formes du Terrain » qui constitue la base de l'étude scientifique du relief du sol.

C'est en France surtout que notre Maître à tous, le grand Vidal de la Blache, crée, on peut le dire, la science géographique. Il en définit les méthodes, les principes et les buts et donne, dans son magistral « Tableau géographique de la France », l'exemple de ce que doit faire cette discipline nouvelle. Pour la première fois, décrire et expliquer sont à la base d'une étude géographique, et avec une telle finesse de touche qu'on parle avec raison de l'art de la description chez Vidal de la Blache, un art qui, loin d'exclure la science ou de lui être asservi, s'y associe en une indissoluble union.

Mais Vidal de la Blache devait nous quitter trop tôt, à un moment où ma génération apprenait péniblement à lire sous l'impression encore toute fraîche et ineffaçable des bombardements et des deuils. C'est donc de ses disciples que nous devons recevoir les enseignements de sa doctrine, de celui surtout dont, jeunes géographes, nous ne pouvons prononcer le nom sans laisser sortir de notre cœur les sentiments d'admiration et de reconnaissance qui s'y associent. Dans la Ville où je suis né, je vois au cœur de ce Quartier qu'on n'oublie jamais, dans un de ces Instituts que les anglo-saxons désignent si justement sous le nom de Séminaires, un Maître qui, pour tous mes condisciples, pour toute une génération, est un signe de ralliement et un conseil. Les élèves d'Emmanuel de Martonne ne pourront jamais, de toute leur carrière, oublier le premier contact qu'il leur a ménagé avec leur chère science.

Des pages mortes, des livres, des cartes, des paysages même où jusqu'à lui nous n'avions vu que des recueils d'exercices, d'obscurs schémas ou d'insaisissables énigmes; pour nous, ce magicien faisait monter, non plus de pâles fantômes, tout uniformément gris de la poussière des Facultés, gris aussi de l'ennui tenace des besognes qu'on n'aime pas mais des formes vivantes qui, à sa voix, frémissaient et devenaient si facilement accessibles. C'est avec lui que nous avons appris, que nous apprenons encore - puisque le destin implacable de celui qui enseigne est d'être lui-même un perpétuel écolier — les principes qui nous guident quand nous partons dans les campagnes, sautant de panorama en carrière et grimant de carrière en panorama, à la recherche passionnante de la vie des êtres et des terres, les principes, qui nous guident aussi quand, dans l'atmosphère plus paisible d'une classe, nous essayons de faire revivre et de reproduire des paysages et des activités humaines.

Ainsi notre tâche magistrale n'est pas une besogne molle et de facilité, elle est lutte comme toute vie, mais lutte privilégiée, contre les choses qui se dérobent, lutte pour l'esprit et par l'esprit. Certes la facilité est le danger partout présent. Une classe, en effet, est, sauf exception, l'auditoire le plus passif du monde, celui sur lequel il faut faire le moins d'efforts pour l'amener à vous donner raison, tant le public y est muni d'une bonne volonté d'avance offerte, inépuisamment consentante à ce que vous direz.

La matière sur laquelle s'exerce notre analyse n'offre pas, à première vue, plus de difficulté que le public devant lequel on expose. Le professeur de physique, s'il rate son expérience, tout le monde s'en doute s'en aperçoit; il peut affirmer comme je l'ai assez souvent entendu faire pendant mon année de philosophie: « Si l'expérience avait réussi, elle aurait été concluante ». Il a beau dire, le tournesol n'est pas devenu bleu! Il est vrai, et je m'en confesse ici, que, souvent, nous nous étions arrangés de sorte que l'expérience ne réussit point.

Mais je puis dire les pires sottises sur un pays que je n'ai pas étudié, ou sur un phénomène qu'ayant étudié je n'ai point compris, ni Ptolémée, ni Magellan, ni Davis ne sortiront de l'Hadès pour m'appeler « grimaud ».

Cette facilité qui est un piège est aussi un stimulant: plus que d'autres peut-être, il nous est interdit de laisser la vie à la porte de notre classe; elle doit baigner tout notre enseignement, puisque nous avons le privilège d'étudier le réel: à moins qu'on ne s'efforce stupidement d'en donner comme une caricature desséchée et morte, c'est toute la vie qui entre chez nous quand nous évoquons les visages de notre globe.

Pourquoi devons-nous soutenir sans cesse d'interminables et inutiles discussions sur la dignité de notre science, discussion que clôt souvent le défaut d'argument philosophique, cette appréciation méprisante et définitive : « Evidemment, vous êtes géographe » qui me rappelle invinciblement l'immortel « Tarte à la crème » ? Pourquoi pouvez-vous observer comme moi, depuis un moment déjà, les regards courroucés de certains spécialistes ? C'est que, voyez-vous, nous autres, géographes, sommes un peu comparables à ce sympathique animal d'Australie que la nature a pourvu d'un sac providentiel. Et aussitôt le naturaliste susurre à l'oreille de son voisin : un kangourou qui porte les enfants des autres, car il prétend, ce savant découpeur de grenouilles, que je lui ai dérobé, entre autres choses, ses pierres et ses fossiles et il ne retrouve plus sa chère Botanique depuis que je l'ai décorée du titre de Biogéographie. Regardez les philosophes qui se consultent d'un air indigné : ils vous diraient, si je leur laissais la parole - ce qu'à Dieu ne plaise ! - que dans le sac lamé d'or où ils enfouissent leurs brillants discours et leurs raisonnements spécieux nous sommes allés chercher la causalité et le déterminisme qui leur fournissaient de bien commodes démonstrations ; ils ajouteraient même que de leur chère sociologie, les géographes ont tiré là « substantifique moelle » et qu'il ne leur reste à eux que le squelette décharné du Totem. L'historien insinue que j'ai débaptisé son propre bien — que je lui laisse pourtant avec satisfaction -, les linguistes me reprochent de forger des mots barbares, physiciens et mathématiciens me font les gros yeux. Quant à nos distingués latinistes et hellénistes, ils ont l'air de dignité réprobatrice qui s'impose en face d'un personnage qui se dit, bien à tort, littéraire et qui, s'il faut en croire les gens autorisés, n'est même pas scientifique.

Mais, tel Antée, la Terre notre mère nous rendrait, s'il en était besoin, le courage et les forces que ces attaques cherchent à nous arracher. D'ailleurs, la géographie elle-même nous procure des satisfactions d'une haute valeur, telles que ne peut en procurer qu'une science en pleine maîtrise d'elle-même. Ecoutez plutôt l'auteur d'un livre ravissant, tout parsemé d'humour délicat et de poésie, Douglas W. Johnson, dans les *Paysages et Problèmes géographiques de la Terre américaine* :

« Le touriste qui gravit péniblement, heure par heure les pentes abruptes d'une montagne s'estime bien payé de ses efforts quand il se trouve enfin sur le sommet et parcourt des yeux le vaste panorama offert à ses regards. Les crêtes aigües qui l'entourent et les vallées béantes à ses pieds, les roches dénudées qui font saillie comme des squelettes décharnés sur les versants, trouant un manteau de forêts vert sombre, le ciel bleu là-haut, les lacs et les fleuves d'argent là-bas; tout cela, ses yeux peuvent en prendre possession. Pourtant, quel dommage si son intelligence ne va pas plus loin que distinguer les collines des vallées, le ciel de la plaine, s'il n'est capable que d'admirer des formes sans signification et d'agréables effets de couleur. A qui sait les entendre, les sommets et les précipices parlent éloquentement de ces forces puissantes qui, à travers de longues suites de siècles, ont bouleversé la croûte terrestre et fait surgir les constructions fantastiques des hautes chaînes de montagnes. Les rivières et les vallées disent les époques d'érosion qui ont sculpté les masses montagneuses en labyrinthes, de sommets et de ravins, selon des lois infiniment plus systématiques et plus stables que celles des Mèdes et des Perses. Les lacs et les cascades rappellent les anciens glaciers qui avant de disparaître, il y a des milliers d'années, ont formé des entailles profondes. Une certaine courbe dans le profil d'une vallée, une déclivité particulière sur une colline ou un sommet, un changement subit dans le cours d'une rivière, tout cela et cent autres détails invisibles pour ceux qui ne connaissent pas le langage de la Nature, révèlent un monde nouveau à celui qui étudie scientifiquement le paysage. »

Ainsi pouvons-nous analyser les formes du relief, retracer leur histoire complexe, étudier leur extension à la surface du globe, expliquer les aspects de l'atmosphère et des eaux : tel est le but de la géographie physique base de toute étude géographique. Mais quand nous avons démêlé les diverses influences qui composent le paysage, il nous reste à saisir les relations de ce milieu et des hommes qui s'y sont adaptés ou l'ont transformé : c'est l'objet de la géographie humaine qui, au sens large « est non seulement celle des richesses, mais encore celle des idées. »

Regardez la maison rurale, l'un des objets les plus intéressants de la géographie humaine, voyez comme elle fait partie du paysage. Elle est l'expression concrète et pittoresque de la vie du paysan, plus ou moins adaptée à son exploitation agricole. Que de types variés de ces habitations rurales dans notre beau pays de France ! C'est que, comme la dit le Maître de la géographie humaine, Albert Demangeon, il faut « chercher dans la vie même de celui qui l'occupe les raisons de la disposition de l'habitation ». Les matériaux lui donnent une empreinte indélébile: la maison bressanne a grand air avec ses pans de bois et le torchis des pauvres bourrines vendéennes fait croire bien faussement à la misère. Levons la tête, le toit ajoute à la personnalité de la maison, le toit de chaume qui fait paysan, le toit de tuiles ou d'ardoises qui fait déjà citadin, le toit de pierres des maisons bourguignonnes, la savante disposition des lamelles de bois sur les châlets savoyards, ou la botte de roseaux qui, dans nos Marais de l'Ouest, coiffe si drôlement les cabanes qui semblent porter crânement le chapeau sur l'oreille.

Le moindre détail, si vous savez l'interroger, vous renseignera mieux que le guide le plus averti. Voyez ce revêtement d'ardoise ou de bois, cette couche de goudron qui protège un côté de la maison : il vous dira que chez nous les vents de noroît et de suroît sont fréquents et qu'il faut s'en défendre car ils portent bien loin la moite haleine de l'Océan. Ces mas provençaux presque sans fenêtres, gardés d'un rideau de cyprès, vous racontent les durs assauts du mistral qui, là-bas, au pays de Mireille ou sur les bords du Vaccarès où flânent les flamants roses, couche choses et gens de sa main puissante.

Entrons dans la maison, regardons-en le plan : il nous renseignera sur l'activité des habitants. Voilà la grosse ferme briarde pareille à une forteresse; avec ses immenses greniers, ses écuries, ses étables groupées autour d'une cour fermée, elle a le mérite de tout enclore sous les yeux du maître ; elle dédaigne le monde extérieur : une grande porte cochère est sa seule communication avec le village aux rues aveugles. Point n'est besoin d'être grand clerc pour deviner qu'ici on pratique la grosse culture et que tout y est subordonné. Dans le pays des pâtures, vous la chercherez en vain, les murs sont une gêne car le bétail doit circuler librement : dans un herbage planté de pommiers sont disposés des bâtiments isolés au milieu desquels trône la grande étable. Et puis, toutes les petites sœurs inférieures de ces grandes fermes, les maisons élémentaires, vous diront la vie modeste des petites gens qui les hantent : les cabanes de la Sologne, perdues dans leurs étangs, les mesures de la Brière, les burons du Cantal et les Châlets de la Savoie qui dorment pendant six mois, les bourrines de nos marais perchées au milieu des eaux, jusqu'à ces souterrains du Val de Loire, où vivent dans leurs demeures crayeuses les descendants inconscients de nos ancêtres des Eyzies.

N'avais-je point raison de vous dire tout à l'heure que notre enseignement dispose d'une matière privilégiée ? Et que nous serions impardonnables si nous ne laissons la vie déborder dans notre classe ? Est-il besoin d'ajouter que notre discipline a sa place dans la formation de l'homme qui, beaucoup plus que la fabrication des bons élèves, préoccupe tous les éducateurs dignes de ce nom. Son rôle dans la culture générale n'est pas discutable; on l'a dit : « elle habitue à observer, à expliquer selon une méthode scientifique, à vouloir comprendre la complexité des choses, à sortir de soi-même pour saisir le monde extérieur. Elle enrichit l'esprit, elle l'ouvre à tout ce qui est étranger ou étrange, elle élève l'âme, elle initie à des sensations neuves ».

Quelle que soit sa profession, un homme moderne peut-il, à notre siècle où la distance n'est plus qu'un mot, ignorer dans quel cadre vivent les habitants d'un autre continent, moins éloignés de nous en réalité que ne l'était de Cicéron, le cher Atticus isolé en Grèce dans sa retraite prudente ? Sans parler de l'utilité éminente de la géographie pour un négociant ou un chef d'industrie, le temps n'est plus où l'homme d'étude pouvait s'enfermer dédaigneusement dans sa Librairie et ignorer les termitières voisines. Valeur pratique mais aussi valeur spirituelle incontestable : « les plus belles leçons de la géographie nous dit A. Demangeon, viennent du spectacle actuel de la vie du genre humain, de cette lutte de l'homme contre la nature qui n'est autre chose que la civilisation. Il lui appartient de décrire la vie et le travail des groupes d'humanité, d'essayer à les comprendre, d'évoquer les efforts des hommes pour exploiter leur terre, pour créer de nouvelles richesses, pour mieux vivre. Elle donnera aux enfants le sentiment de l'action qui s'impose à tous les peuples pour garder leur place au soleil et pour gagner leur vie. Elle leur inspirera le goût, le désir et le respect du travail, elle aidera ceux qui enseignent à former des hommes ».

Une magnifique leçon, de discipline sociale de solidarité humaine voilà ce que dispense généreusement la science géographique, et à lui seul ce résultat mérite qu'on en reconnaisse la dignité. Mais la géographie nous conduit aussi à un spiritualisme raisonné : de l'observation concrète de la nature, on s'élève rapidement à la conception du monde. Tentation qui a séduit beaucoup de géographes et non des moindres : « La géographie... découvre l'organisation intelligente du paysage et la parure spirituelle de la terre. Aux lois de nécessité, elle ajoute les lois de liberté. C'est une science d'unité qui nous éloigne des conceptions mécanistiques. Elle est un Miroir du Monde, et l'image qu'elle nous en donne nous laisse une impression de confiance et de sérénité » nous dit L. Aufrère. Et dans une conférence aux Universités françaises, un géographe américain précisait : « pour nous, il y a même dans l'étude du paysage quelque chose qui touche aux questions profondes intéressant l'humanité. On ne peut contempler la majesté des lois qui gouvernent le travail des forces naturelles, sans se convaincre qu'au delà et au-dessus de ces lois il doit y avoir une puissance plus haute, suprême et éternelle. Chercher à comprendre les lois de la Nature ennoblit, car n'est-ce pas chercher à comprendre les manifestations du Créateur de la Nature ? »

La géographie nous amène à la philosophie, philosophie sociale ou métaphysique : qui soutiendra qu'elle n'est qu'une science vaine et encore balbutiante ? Et s'il faut la juger au nom d'un critérium suprême, celui de l'esprit humain, cette dernière épreuve la verra triomphante. Songez à l'épanouissement que l'esprit peut y trouver ! Notre court voyage a suffi à montrer « qu'il ne s'agit nullement d'une science mystérieuse et difficile, réservée à un petit nombre de spécialistes. Beaucoup de formes de la surface terrestre disent assez clairement toute leur histoire à ceux qui veulent bien apprendre le langage de la nature.

Cette étude vaut la peine qu'on s'y attache, tant elle est fertile en enseignements et en découvertes. Le frisson qui vous parcourt quand on saisit dans le contour d'une colline ou le profil d'une vallée de quoi lire avec certitude des événements qui se passeront il y a des milliers ou des millions d'années ou de quoi prédire avec assurance les changements qui modifieront le paysage futur, n'est-il pas une des satisfactions les plus douces que l'esprit humain puisse connaître ? »

On a souvent décrit le sentiment d'extase qui saisit à la vue d'un spectacle naturel d'une rare beauté, ce sentiment du sublime dans lequel l'être a l'impression de communier avec la nature. Admirer un paysage est un plaisir subtil; mais en saisir l'agencement, la disposition des éléments, les raisons de l'harmonie, le passé et l'avenir de ce morceau de notre globe, c'est, renouveler en quelque sorte l'argument du roseau pensant et affirmer encore l'empire de l'Esprit sur la Matière.

JEAN-MARIE BOURDEAU.

Epilogue 1941

Jean-Marie Bourdeau a donc été professeur à Clemenceau durant l'année scolaire 1937-38 et au début de la suivante. Mais le 31 décembre 1938, il est nommé au Prytanée militaire de La Flèche (Sarthe).

En septembre 1940, il ne suivit pas le Prytanée replié, du fait de l'avancée allemande, à Valence (Drôme). Il revint à Clemenceau comme professeur suppléant à la rentrée d'octobre 1940.

En plus d'être professeur au Lycée Clemenceau, Jean-Marie Bourdeau enseigna aussi à l'Institut supérieur des Lettres de la Ville de Nantes.

Jean-Marie Bourdeau préparait une thèse sur la géomorphologie de la Vendée.

On découvre sur le site Persée, qu'il a écrit et publié plusieurs articles en relation avec sa discipline, la géographie.

Ainsi dans les *Annales de géographie*, 3 publications :

- La Vendée, d'après Jean Yole (1938, compte-rendu)
- La géologie du massif vendéen, d'après M. Mathieu (1939, compte-rendu)
- La morphologie de la bordure atlantique du massif vendéen (1941, article).

Dans *L'Information géographique*, 1 publication :

- Groupe Nantais (1937, compte-rendu).

Dans le *Bulletin de l'Association de géographes français*, 2 publications :

- La structure et l'économie du marais Nantais (1936, article) (N°97, mai 1936, pp. 75-82)
- Les dépôts éocènes et leur signification morphologiques en Bretagne méridionale et dans le Massif Vendéen. Note préliminaire (1938, article).

Il est à remarquer que le dernier article cité a été co-écrit avec André Guilcher !

Avant de devenir un Maître de la Géographie française, géographe, océanographe, hydrologue, le professeur d'université (Nancy, Paris-Sorbonne, Bretagne-Occidentale), André Guilcher (Brest 1913 - Brest 1993) a été en khâgne à Paris au Lycée Louis-le-Grand, puis a été élève d'Emmanuel de Martonne (tout comme probablement Jean-Marie Bourdeau). Martonne dirigea en 1948 la thèse de doctorat d'Etat de Guilcher sur le relief de la Bretagne méridionale.

Agrégé d'histoire et géographie, André Guilcher a d'abord enseigné en lycée de 1936 à 1947, à Brest puis au lycée de Nantes !



Nantes, 12 Place Edouard Normand

Nommé à Clemenceau le 12 octobre 1941, Guilcher fut en effet appelé à remplacer son collègue et ami Bourdeau, son compagnon de balade de géographes, et ce dans la pire des circonstances !

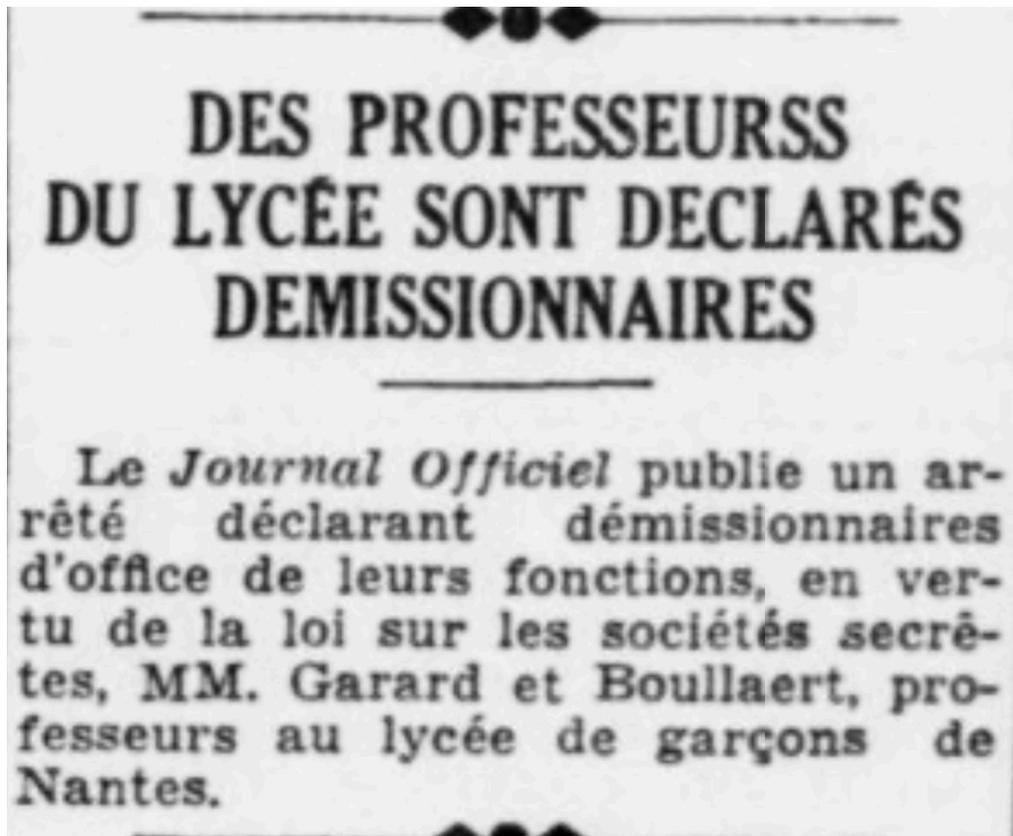
En effet sans doute que Jean-Marie Bourdeau ne fit pas la rentrée en octobre 1941, ce mois terrible marqué par l'affaire dite des 50 otages.

Toujours est-il que Jean-Marie Bourdeau est décédé chez lui, à Nantes, 12 place Edouard Normand, le 1er novembre 1941. Il avait 27 ans.

On n'en sait pas plus sur les raisons de sa mort ! Fils unique, il était célibataire.

NANTES. — Vous êtes prié d'assister aux obsèques de
Monsieur Jean-Marie BOURDEAU
Agrégé de l'Université
Professeur au Lycée Clemenceau
et à l'Institut Supérieur des Lettres
de la Ville de Nantes
décédé dans sa 28^e année, en son domicile, 12, place Edouard-Normand, où le deuil se réunira le mercredi 5 novembre, à seize heures quinze.
Offices : Eglise Saint-Similien.
Inhumation : Miséricorde.
De la part de Monsieur BOURDEAU, artiste peintre, chevalier de la Légion d'honneur, et de Madame, ses père et mère, et des familles CHAUBET, FAURE, CHALMOT, BOURDEAU et COLOMIÈS.
Cet avis tient lieu de faire-part

Dans *Le Phare de la Loire* les jours où furent publiés les avis de décès et de remerciements concernant Jean-Marie Bourdeau, on put lire aussi cette annonce :



« Garard et Boullaert » ! En fait il s'agit d'Henri Bollaert (1882-1974), professeur de lettres en sixième, et, peut-être bien, de Gaston Gérard (1913-2002), professeur d'allemand au Petit-Lycée.

Mais c'est là une autre histoire !

Jean-Louis LITERS